



MUSIQUE

MADELEINE PEYROUX

Anthem

Voix et guitare Madeleine Peyroux / guitare électrique Jon Herington / clavier Andy Ezrin /
basse électrique Paul Frazier / batterie Graham Hawthorne

Loop productions

Photo © Yann Orhan

NOVEMBRE 2019

Ven 29 à 20h

Lieu : Espace des Arts | Grand Espace

Durée : 1h20

Tarifs : 7 à 24 €

Textes du dossier :
Denis Bretin
et Loop productions

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

Tél : 03 85 42 52 12

billetterie@espace-des-arts.com

espace-des-arts.com

Mais que s'est-il donc passé pour qu'en vingt-deux années l'immense chanteuse qu'est Madeleine Peyroux soit passée du *Pays des rêves* (*Dreamland*, 1997, son premier album) à ce nouvel opus, *Anthem*, qui se penche avec compassion et engagement sur le monde qui ne va pas pour le mieux ?

Lucidité et sagesse sans doute, expérience et triste lecture des journaux, probablement...

Mais s'il est un art où chercher une consolation et un antidote à la morosité du moment, c'est bien du côté de la musique et du talent qu'il faut se tourner. Un rien de nostalgie flotte sans doute sur l'album mais, plus que jamais, Madeleine Peyroux a le désir « d'allumer des feux dans la pénombre ».

Qu'elle rende hommage aux poètes (*All my Heroes*), évoque l'image d'une femme solitaire chantant pour son enfant sur une barque perdue au milieu de l'océan (*Lullaby*), se moque des malversations financières (*Down on me*), Madeleine Peyroux dresse un portrait intime de l'humanité et réaffirme l'optimisme de ses convictions.

On entendra aussi résonner quelques reprises de grands artistes dont elle se sent proche ; ainsi de l'immense Leonard Cohen (*Anthem*), de Bob Dylan, ou des paroles du *Liberté* d'Éluard, qui resteront à jamais écrites sur les cahiers d'écoliers. Une leçon d'humanité servie par une voix plus envoûtante et émouvante que jamais et des musiciens d'exception. Un voyage aussi personnel qu'universel qui, du folk à la country, du blues au funk New Orleans, tourne les pages du grand livre de la musique américaine.



MADELEINE PEYROUX — ANTHEM

L'extraordinaire voyage musical qu'a entrepris Madeleine Peyroux depuis la parution de son premier album *Dreamland* il y a déjà 22 ans, est l'un des plus fascinants qui soit dans le paysage contemporain de l'industrie de la musique.

Chacun de ses huit albums peut se lire comme un chapitre supplémentaire de cette aventure, Peyroux ne cessant d'y défier les limites du jazz, en s'aventurant toujours plus loin dans les champs fertiles des musiques populaires contemporaines avec une curiosité jamais rassasiée.

Dans ce nouvel album intitulé *Anthem*, l'auteure/compositrice/interprète s'engage cette fois dans une collaboration avec les écrivains et musiciens Patrick Warren (Bonnie Raitt, JD Souther, Bob Dylan, Bruce Springsteen, Lana Del Rey, The Red Hot Chili Peppers), Brian MacLeod (Sara Bareilles, Leonard Cohen, Tina Turner, Ziggy Marley) et David Baerwald (Joni Mitchell, David and David, Sheryl Crow) — tous trois composant également la section rythmique du groupe tout au long de l'enregistrement. Ensemble, ils jettent un regard sobre, poétique et parfois même philosophique sur l'état actuel du monde.

Produit et co-écrit par Larry Klein, l'album a pris forme au cours de l'année 2016 qui a vu les électeurs américains porter au pouvoir Donald Trump, les auteurs absorbant "un flux constant d'informations" durant ces mois cruciaux. Cherchant "à volontairement ne pas trop donner de leçon", Peyroux dans ses chansons, patiemment élaborées et affinées dans un processus collectif d'écriture, passe du politique à l'évocation de son monde personnel, mêlant l'universel et l'intime en un équilibre parfait entre humour noir et compassion.

Anthem a été conçu de façon collective, "toute l'équipe réunie dans la même pièce à évoquer l'état du monde, chacun laissant ses sentiments et ses expériences personnelles engendrer de nouvelles idées". La tristesse ressentie par David Baerwald à l'annonce de la disparition du poète John Ashbery s'est propagée comme une trainée de poudre dans l'esprit de chacun, faisant resurgir le souvenir de grandes figures décédées au cours des dernières années, et a donné naissance à la chanson *All My Heroes*. La peine de Baerwald a suscité un sentiment de respect et de déférence à l'égard de ces personnalités et de leur aptitude à montrer la direction et "allumer des feux dans la pénombre", mais aussi mis en lumière leur vulnérabilité terriblement humaine.

L'inspiration pour la très poignante chanson *Lullaby*, co-écrite par Baerwald, Klein, MacLeod, Peyroux et Warren, est venue de "l'image d'une femme solitaire au milieu de l'océan chantant pour son enfant, ou peut-être pour elle-même, face au gouffre et à l'indifférence de l'univers." Avec une grande empathie, la chanson offre une image obsédante du désespoir auquel se trouve confrontée toute personne obligée de migrer pour sa survie, la femme tourmentée par ses souvenirs des "temps heureux d'avant la guerre", dérivant dans son bateau vers l'inconnu.

Anthem tresse une multitude d'histoires différentes, toutes pleines de péripéties et de couleurs, mettant en scène des gens confrontés aux défis de leur vie. Avec sentimentalité et une pointe d'ironie, *Down On Me* se lamente des malversations financières ; le très bluesy *Ghosts of Tomorrow* parle de déception et de rêves inachevés ; et *The Brand New Deal* livre un commentaire social poignant. Dix ans après *Bare Bones*, le dernier album en date de la chanteuse composé uniquement de chansons originales, *Anthem* nous donne à entendre une Madeleine Peyroux en pleine possession de ses talents d'auteure-compositrice, comme assagie et toujours plus fine dans la façon d'articuler son discours. Inspirée par son idole Leonard Cohen et sa façon inimitable de "souffrir dans le travail, mais de présenter toujours à son public des chansons accueillantes", Peyroux livre ici un message spirituel d'une grande clarté fait d'espérance, d'optimisme et de résilience face aux turbulences de la vie.

On trouve également deux reprises dans cet album. Le poème de Paul Eluard *Liberté*, écrit durant la seconde guerre mondiale ; et la chanson qui donne son titre à l'ensemble, le monumental *Anthem* de Leonard Cohen, qui s'avère être la troisième réinterprétation par Peyroux d'un titre du légendaire poète. Très vite devenu l'"hymne personnel" de la chanteuse, le chef-d'œuvre de Cohen "relie entre elles toutes les histoires présentées dans le disque", avec une pertinence troublante et un regard porté sur le monde d'une grande acuité.

Ça a été cette capacité incroyable qu'a toujours eu Cohen de frapper au plus intime de la psyché humaine pour "vous faire réfléchir aux choses sans jamais donner l'impression de vous y forcer", qui a servi de fil rouge à ce projet tout au long de son élaboration, menant chacun à une écriture d'une grande fluidité "cherchant plus à dire précisément quelque chose qu'à tout dire confusément."

EXTRAITS DE PRESSE

L'ATTRACTION « BLUES » DE MADELEINE PEYROUX **Le Parisien | Novembre 2016 | AFP**

Secular Hymns, le nouveau disque de la mélancolique Madeleine Peyroux, en concert mardi soir à Paris au Trianon, témoigne de la passion dévorante de la chanteuse américano-française pour le blues, une musique à laquelle elle ne peut « pas échapper ».

De *Got You On My Mind*, qui ouvre l'album à *Trampin'*, un traditionnel qui le referme, le blues hante ce septième album de Madeleine Peyroux, une épure enregistrée avec recueillement dans une église anglaise. « Un bel équilibre entre ciel et terre », juge-t-elle. *If The Sea Was Whiskey* de Leonard Caston, *Hello Babe* de Kansas Joe McCoy, autres blues d'antan, figurent également dans cet album de reprises. Avec tout juste ce qu'il faut de réverbération dans la production pour mettre en valeur sa voix claire et timbrée.

« J'ai entendu du blues dans mon enfance, j'ai entendu cette peine dans les voix des chanteurs de blues (...) Pour moi, ça nous rassemble », explique à l'AFP Madeleine Peyroux, en français. « C'est humain, ça veut dire qu'on est tous humains, qu'on a tous souffert et que chaque souffrance nous est très chère, nous a marqués. » Son blues n'est pas le Chicago blues rugueux, urbain et électrique auquel rendent hommage dans les Rolling Stones dans le disque de reprises qui sort vendredi, mais plutôt le blues profond du sud rural, celui qui évoque une consolation. Mélancolique, Madeleine Peyroux trouve parfois « difficile de vivre au jour le jour » et puise dans le chant une certaine forme d'apaisement. « Je suis un petit peu solitaire. Si on veut être ouverte et aimante, il faut avoir cette solitude en soi-même. Ce sont les deux côtés d'une même page », explique la chanteuse. « C'est un besoin, une nécessité ».

- Esprit de la rue -

La formule minimale pour trio à cordes-voix, guitare, contrebasse – choisi pour ce disque rappelle que Madeleine Peyroux a commencé en jouant dans des orchestres de rue. « Dans l'esprit, (cet album) est un peu comme de la musique de rue. C'est vrai... Je suis extrêmement à l'aise dans cette formation », reconnaît la chanteuse.

Née à Athens, en Géorgie (États-Unis), Madeleine Peyroux a vécu une enfance ballotée entre un père comédien et une mère professeure de français. Âgée de 42 ans, elle vit aujourd'hui à Brooklyn. Dans *Secular Hymns*, au-delà du blues, elle continue d'explorer le grand livre de la chanson américaine, qui va du folk à la country, en passant par le funk New-Orleans. Voisinent ainsi une composition de Stephen Foster, un auteur du XIX^e siècle considéré comme le père de la chanson américaine, et d'autres plus contemporaines de Tom Waits ou Townes Van Zandt. « Nous avons une musique fabuleuse, riche à cause des mélanges et de l'histoire absolument spécifique à ce pays. » Sur scène, elle ne manquera pas non plus d'interpréter Leonard Cohen, son auteur fétiche. « Leonard Cohen est un des plus grands poètes. C'est un homme qui veut maîtriser l'honnêteté », dit-elle à propos du barde canadien disparu au début du mois à l'âge de 82 ans.

MADELEINE PEYROUX
Jazz Magazine | Octobre 2016 | Philippe Vincent

Nouveauté. Vingt ans déjà que Madeleine Peyroux enregistrerait son premier disque (*Dreamland*), même si elle ne se fit vraiment connaître qu'avec le deuxième (*Careless Love*). Si elle a pris de la distance depuis quelque temps avec une façon naturelle de chanter qui faisait penser à Billie Holiday, elle n'a néanmoins jamais abandonné une langueur qu'elle affectionne dans les reprises. Cet enregistrement n'échappe pas à la tendance, et le parti pris minimaliste et acoustique qui est le sien (avec seulement un guitariste et un contrebassiste) ne fait que renforcer l'humanité qui se dégage de cet enregistrement. Captés en Angleterre dans les conditions du *live* dans une église de l'Oxfordshire dont la *reverb* naturelle séduisit la chanteuse, ces "hymnes profanes" sont une nouvelle occasion pour Madeleine Peyroux de nous faire découvrir quelques-unes de ses chansons préférées. Aucune composition personnelle mais deux blues, l'un de Willie Dixon et l'autre de Lil Green, quelques vieux morceaux et d'autres plus récents dont les plus belles réussites sont ceux d'Allen Toussaint et de Linton Kwesi Johnson que l'on n'attendait pas à pareil rendez-vous. Mais l'adolescente américaine qui chantait rue Saint-André-des-Arts il y a vingt-cinq ans a mené sa carrière en chérissant sa liberté et elle nous surprendra encore, après ces trente-quatre minutes de douceur.

● PHILIPPE VINCENT

PLEURER COMME MADELEINE PEYROUX À CAUSE DE TRUMP
Libération | Septembre 2018 | BRUNO PFEIFFER

Anthem, le dernier album de Madeleine Peyroux hisse les mots de Léonard Cohen contre le « désastre économique et social américain causé par Donald Trump ». Prosélyte et troublant, le disque encourage à la résistance intime. Rencontre avec l'artiste.

Madeleine Peyroux paraît contrariée. Commenter le dernier opus, *Anthem*, lui pèserait ? Ou est-ce le contexte politique et social américain actuel ? Singulièrement, l'artiste ne s'enflamme qu'au moment d'évoquer Leonard Cohen, dont l'hymne *Anthem* fournit titre et matière à l'album. La chanteuse a confié la production de cette « création commune entre musiciens » (sa propre terminologie) à Larry Klein, lequel mit en valeur (notamment) Joni Mitchell. Aux manettes (+ claviers et basse), le metteur en musique restitue le dialogue des principaux acolytes de Peyroux (Brian Mc Leod à la batterie; David Baerwald à la guitare ; Patrick Warren au piano), cela de façon naturelle. L'artiste s'est immergée dans l'interaction. A confié sa magie dans la relation entre musiciens. A convoqué des jazzmen de renom (Chris Cheek, Gregoire Maret). On cherche – hélas sans la trouver – la couleur épicée coutumière aux disques et aux concerts (quel tabac en 2017 au NORTH SEA de Rotterdam ! Rappels a gogo), de la vocaliste née en 1974 aux USA.

Avec la star, creuser s'avère néanmoins payant. Car, en corollaire du disque, le message se montre dense et complet. Le choix de la composition de Cohen, bien sûr. *Anthem brocarde* le double-langage des politiques, encourage à la conscience des forces en présence, et milite pour cultiver son jardin. La poésie *Anthem* a catalysé la création. Madeleine Peyroux : « un chef d'œuvre. Cohen relie la vision politique avec les aspirations personnelles. » Elle va plus loin. Explicitement, l'artiste stigmatise un système polarisé par l'argent, lequel aboutira à élire Trump à la présidence, il y aura de cela deux ans en novembre prochain. Aujourd'hui, dans son pays, la bizarrerie lui fissure le moral (« On ne pense qu'à l'argent et les Américains sombrent dans la pauvreté »). La musicienne lève les yeux au ciel : « Trump va nous rendre fous ». Engendrée entre protagonistes complices, la musique lui servira d'exutoire. Celle-ci donne un sens au message. Désespéré, mais motivant.

INTERVIEW MADELEINE PEYROUX

Quelle est la tonalité d'*Anthem* ?

Je l'ai conçu comme la discussion naïve entre plusieurs musiciens, dont moi. Une exploration en studio supervisée par un producteur, comme George Martin pour les Beatles. En mélangeant jazz et chanson. J'ai demandé à Larry Klein de modeler avec les sons un espace visuel. Un espace cinématographique.

Le titre de Leonard Cohen ?

La situation politique actuelle est trop déprimante. En débattant avec Larry Klein, un an avant l'élection, il a mis le doigt sur la chanson. Les paroles d'*Anthem* m'ont obsédée longtemps. Comme si la chanson m'appelait sans cesse. La poésie immense de Cohen a tissé un lien entre l'honnêteté intime des gens et la situation politique. Il sait que pour s'en sortir, chacun a conscience de ses limites. Que l'on n'arrive pas à rester totalement intègre. C'est tellement notre quotidien aux États-Unis... En définitive, *Anthem* a donné la couleur à l'album entier.

La musique vous paraît un bon moyen d'exprimer ce sentiment ?

Je crois que j'ai bien choisi mon métier. J'ai besoin chaque jour d'une explication de ma présence ici-bas. De toute urgence. La situation aux USA ? Trump va nous rendre fous. Les chansons me permettent de transmettre des miniatures de mon pays, où les gens courent après l'argent, après la religion, pour finalement ne trouver aucune issue à leurs traumatismes. Et perdre tout sens de la réalité. Grâce au disque, je transforme cette angoisse en énergie. L'implication du groupe dans la création, la composition à plusieurs, le résultat, me fournissent l'impression de servir à quelque chose.

Vous tournez souvent aux USA ?

Si vous entendez par là : « Est-ce que je m'exprime de la sorte ainsi aux USA ? » la réponse est clairement oui ! Je ne me gêne pas. J'ai commencé le premier spectacle de l'année par un blues anti-Trump. Je pense néanmoins qu'il s'avère davantage opérant de se focaliser sur des idées plus larges. Les idées se partagent mieux que des jérémiades. Par exemple, quand je livre un ressenti; quand je parle de l'effet que produit la situation sur moi; sur la signification dans ma vie profonde, j'ai le sentiment de concerner nettement mieux les gens. Comme si l'on apprenait des choses ensemble. Dans *The Brand New Deal*, c'est le cas. Dans *Lullaby*, je partage une image. Les paroles racontent une migrante qui chante une berceuse sur le bateau au milieu de la mer.

Vous vous inspirez d'auteurs-compositeurs français ?

(elle répond dans un excellent français) J'aime beaucoup Georges Brassens. Le personnage me plaît énormément. Avec lui, Léo Ferré, Renaud, je me retrouve en face d'une montagne de culture. Même sans dictionnaire, je plonge dedans – trop irrégulièrement à mon goût ! C'est souvent difficile, du premier abord, mais voilà ce que j'aime : me rapprocher de figures qui me proposent un sens critique de la plus haute tenue. Et quand je réalise que nous sommes sur la même longueur d'ondes, croyez-moi, c'est le bonheur !

